Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Artikel: L'enseignement de Jésus sur son retour

Autor: Bruston, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379469

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS SUR SON RETOUR

PAR

C. BRUSTON

D'après les Evangiles, Jésus a souvent parlé de son retour glorieux , et il l'a représenté comme prochain. Que faut-il entendre par là ? Un retour spirituel, qui eut lieu effectivement à l'époque indiquée, ou un retour matériel, qui ne s'est pas encore réalisé et qui ne se réalisera qu'à la fin du monde ? Et dans ce dernier cas, faut-il admettre que Jésus s'est trompé ou que les évangélistes nous ont mal rapporté ses paroles ? Telle est la question importante que nous voulons étudier. Il faut pour cela passer en revue les divers passages dans lesquels Jésus-Christ a exprimé sa pensée à cet égard, d'abord dans les évangiles synoptiques, puis dans l'évangile de Jean.

I

Textes qui ne se rapportent pas réellement au sujet.

Avant tout, écartons quelques textes des évangiles synoptiques, souvent cités dans cette question, mais qui ne s'y rapportent pas en réalité.

Dans le premier évangile, Jésus dit à ses douze apôtres en les envoyant prêcher la bonne nouvelle : « Vous n'aurez pas achevé (de parcourir) les villes d'Israël que le Fils de l'homme sera venu. » (Mat. X, 23.) Cette parole assurément n'est pas très claire, mais il nous paraît évident qu'elle ne peut pas se

rapporter au retour de Jésus-Christ postérieur à sa mort et à sa résurrection. En effet, cette mission des apôtres se place au milieu de son ministère : ils partaient pour parcourir les villes d'Israël, d'Israël seulement (v. 6), et ils devaient bientôt revenir auprès de leur Maître après avoir accompli cette mission temporaire. La venue du Fils de l'homme dont parle Jésus devait donc avoir lieu avant le retour de ses apôtres, longtemps avant sa mort. Cette venue si prochaine ne peut être que la venue, la fondation du royaume de Dieu, de ce royaume dont Jean-Baptiste et Jésus avaient déclaré l'un et l'autre qu'il était proche. Jésus veut dire qu'avant que ses apôtres aient eu le temps de parcourir toutes les villes d'Israël, la prédiction de Daniel relative à la venue du Fils de l'homme et à la fondation du royaume messianique se sera accomplie : celui qui devait venir (XI, 3; cf. Mal. III, 1), le Messie, sera venu, se sera manifesté; le royaume des cieux, qui est proche (ἤγγικεν), qui, depuis les jours de Jean-Baptiste, « s'avance avec force » (Mat. XI, 12), aura fait enfin son apparition, se sera manifesté avec éclat, avec puissance; en un mot, l'Eglise chrétienne sera fondée. (Cf. Mat. XII, 28; Luc X, 9; XI, 20 : ἤγγικεν (ἔφθασεν) ἐφ' ὑμᾶς ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ [1].)

M. Reuss a parfaitement compris que, dans un tel contexte, à un tel moment, cette parole ne pouvait pas se rapporter à la *parousie*. « D'abord, dit-il, Jésus n'était pas sur le point de mourir, donc il ne pouvait pas parler de revenir prochainement (dans quelques semaines ou quelques mois); ensuite, il dit ailleurs (ch. XXIV) que le monde entier doit entendre son Evangile avant la consommation du siècle. » Et cependant ce sens « absolument inadmissible » lui paraît « inévitable » : « Matthieu, dit-il, fait prédire ici à Jésus que sa *parousie* aurait

[1] C'est aussi l'interprétation de Bengel, qui renvoie au v. 7, à XI, 3 ss. et à Luc X, 1 et 9. Voyez Lutteroth, *Commentaire sur l'évangile de Matthieu*; H. Meyer, *Le christianisme du Christ*, p. 67, note 5.

Baur entend par cette venue celle pour la ruine de Jérusalem (*Neutestamentliche Theologie*, p. 88), mais il considère cette parole comme inauthentique, sous prétexte que « Jésus n'a pas pu prédire sa parousie comme suivant immédiatement la ruine de Jérusalem, ainsi qu'il l'aurait fait d'après Mat. 24. »

lieu avant même que ses disciples aient eu le temps de parcourir la Palestine, c'est-à-dire de là à quelques semaines ou mois.»

Comment sortir de là? En admettant « que la forme donnée ici à une certaine prédiction de Jésus date d'une époque où les missions en pays étrangers n'avaient pas commencé et où l'on attendait le prochain retour du Messie glorifié. » C'est-à-dire en supposant : 1° que cette parole a été prononcée par Jésus peu avant sa mort ; 2° qu'il ne l'a pas prononcée sous cette forme, mais qu'au lieu des « villes d'Israël » il a parlé du monde entier ; 3° que Matthieu ou un compilateur quelconque des discours du Seigneur a transporté cette parole ainsi altérée, pour ne pas dire falsifiée, à une époque antérieure, sans s'apercevoir qu'il mettait dans la bouche du Maître une prédiction absurde et qui non seulement ne s'était pas réalisée, mais ne pouvait pas se réaliser, puisque Jésus, n'étant pas près, alors, de son départ, ne pouvait pas parler de son prochain retour. Que de suppositions, toutes plus invraisemblables les unes que les autres !... Non, Jésus a bien prononcé cette parole à cette époque et dans cette circonstance ; il ne peut pas l'avoir prononcée plus tard : plus tard il enverra ses disciples dans le monde entier, et non plus seulement dans les villes d'Israël. Or à cette époque de sa vie, nous le répétons, la venue du Fils de l'homme ne peut signifier que la venue du personnage prédit par Daniel et la fondation du royaume de Dieu. Cette venue a eu lieu du vivant même de Jésus-Christ, quelque temps au moins avant sa crucifixion. Elle avait eu lieu quand Jésus-Christ disait aux pharisiens : « Le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous[1]. » (Luc XI, 20.)

[1] M. Colani (*Croyances messianiques*, p. 129) trouve cette parole « en contradiction flagrante avec toutes les prédictions de Jésus touchant la ruine de la nation juive et la vocation des gentils. Jésus n'a (donc) pu la prononcer. » Mais « il n'est pas difficile (!) d'en reconnaître l'origine. Quand les Judéo-chrétiens, persécutés par leurs compatriotes, au début de la grande révolte de ceux-ci, quittèrent Jérusalem pour Pella, ils durent se consoler par l'espoir que la parousie aurait lieu avant qu'ils fussent entièrement chassés de la Palestine » (!...), et c'est « l'expression de cet espoir » qui « a pénétré dans le texte sacré ! » On nous dispensera de réfuter une seconde fois de telles suppositions.

Le second texte que nous devons écarter nous a été conservé par Luc seulement (XVIII, 8) : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il donc la foi sur la terre ? »

On pense généralement qu'il s'agit là de la venue future, du retour de Jésus-Christ; et plusieurs exégètes y voient même une preuve de la proximité de ce retour, parce qu'il est dit, immédiatement avant, que Dieu vengera *bientôt* ses élus. Mais comprise ainsi, cette parole ne se rattache qu'artificiellement à ce qui précède. « *Dieu* fera *bientôt* la vengeance de ses élus. Au reste, quand *le Fils de l'homme* viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? » Quel rapport voit-on entre ces deux pensées? La vengeance *prochaine* des élus de Dieu n'a rien de commun avec l'incrédulité prétendue de l'Eglise *des derniers temps.*

La pensée de Jésus me semble tout autre. Il vient de dire à ses disciples qu'ils doivent (αὐτους) toujours prier et ne pas *perdre courage* (v. 1); il ne s'agit pas de se lasser de prier, comme on l'entend habituellement ; Jésus recommande à ses disciples de ne pas s'abandonner au découragement. (Cf. 2 Cor. IV, 1, 16; Eph. III, 13.) Il ne s'agit pas non plus d'un devoir général, mais d'abord et surtout d'un devoir particulier aux disciples dans les circonstances où ils se trouvaient alors : ils ne doivent pas se laisser abattre par les difficultés que la cause de Jésus rencontre, par l'opposition dont elle est l'objet de la part de ses ennemis. Jésus promet que malgré les apparences Dieu vengera bientôt ses élus s'ils crient à lui avec persévérance. Puis il ajoute : « Au reste, le Fils de l'homme étant venu trouvera-t-il donc la foi sur la terre ? » C'est-à-dire, pensez-vous donc que quand le Fils de l'homme annoncé par Daniel viendra il trouvera la foi sur la terre, que tout le monde croira en lui, qu'il ne rencontrera ni obstacles ni difficultés? Non, vous ne pouvez vous faire une telle illusion ; vous savez bien que d'après la prophétie (Esaïe LIII, III) il doit être méprisé et rejeté des hommes.

Ainsi comprise, cette parole se rattache intimement à la péricope dont elle forme la conclusion[1].

[1] Πλην, « au reste, » montre que cette phrase ne peut guère se rap-

On voit que la parole qui la précède, souvent alléguée en faveur de la proximité du retour de Jésus-Christ : « Dieu fera bientôt (ἐν τάχει) la vengeance de ses élus, » ne dit absolument rien de pareil[1]. Cette vengeance ne coïncide nullement avec la venue du Fils de l'homme dont il est question immédiatement après. Cette vengeance prochaine fait sans doute allusion à la ruine du judaïsme et du paganisme, qui eut lieu en effet bientôt après et que Jésus prédit aussi comme prochaine dans son discours eschatologique (Mat. XXIV, 15-34), tandis que la venue du Fils de l'homme dont il parle ensuite et lors de laquelle le Fils de l'homme ne devait trouver qu'incrédulité et opposition, ne peut désigner, comme nous venons de le dire, que sa venue il y a dix-huit siècles, sa manifestation comme Messie au milieu de son peuple.

Comment pourrait-elle désigner sa venue *future*, soit que

porter à ce qui précède immédiatement. (Dans ce cas,il y aurait δε.) Cf. Luc XIX, 27.

[1] D'après M. Godet et d'autres, cette expression ne signifierait pas ici et Rom. XVI, 20, *bientôt*, ce qui serait en contradiction avec XVII, 22 (et avec tous les textes qui annoncent pour l'Eglise une longue période de développement), mais *rapidement :* Dieu vengera rapidement ses élus (quand le moment sera venu !...). Eh ! qu'importe qu'il les venge alors rapidement ou lentement ? L'important, c'est qu'il ne tarde pas. Ἐν τάχει est évidemment le contraire de μακροθυμεῖ (Weiss). Or il est très vrai que cela serait en contradiction avec XVII, 22, et avec tout l'enseignement de Jésus-Christ sur le royaume de Dieu, si cette vengeance devait coïncider avec la parousie. Mais où voit-on qu'il doive en être ainsi ? Quand même la venue du Fils de l'homme mentionnée tout de suite après serait la parousie, — ce qui n'est pas, — qu'est-ce qui forcerait à l'identifier avec le temps prochain de la vengeance des élus ? Rien absolument.

Jésus a vu Satan tombant du ciel ; saint Paul espère que Dieu l'écrasera bientôt (Rom. XVI, 20) ; l'auteur de l'Apocalypse le voit précipité dans l'abîme pour mille ans au moment de la chute de l'empire romain qui est aussi celui de la venue (spirituelle) de Jésus-Christ. Notre texte dit essentiellement la même chose : Dieu va bientôt délivrer ses élus des puissances qui les oppriment ; c'est dire qu'il renversera bientôt le monde antique et fondera à sa place le royaume de Dieu, l'Eglise chrétienne. Cela a eu lieu : Jésus-Christ ne s'est pas trompé. Quant à sa parousie, ou venue pour le jugement, l'époque en est incertaine. (Mat. XXIV, 36 ss.)

celle-ci coïncide avec l'extension de l'Eglise dans le monde (Mat. XXIV, 30 ss.), comme nous le pensons, soit qu'on la place à la fin du monde, au moment du jugement dernier, comme on le fait habituellement ? A la première de ces époques il devait trouver et il a effectivement trouvé la foi : des milliers d'âmes se sont converties dans l'empire romain et dans le monde entier. A la seconde, suivant l'opinion commune, il paraîtra comme juge, et il ne s'agira plus alors de croire ou de ne pas croire.

Mais, dira-t-on, l'Eglise sera peut-être tombée alors dans un état d'indifférence et d'incrédulité. Jésus prévoit en effet que dans la suite des temps « de faux prophètes s'élèveront et que la charité de beaucoup se refroidira. » (Mat. XXIV, 10-12.)

Mais d'abord il parle de ces erreurs et de ce refroidissement de la charité des fidèles comme contemporains des persécutions dont ils seront l'objet « de la part de toutes les nations » (τότε, v. 10), et rien n'indique que cet état d'indifférence doive durer jusqu'à la fin du monde[1].

Ensuite il y a une grande différence entre cet état d'*indifférence* et d'*erreur* de la plupart (τῶν πολλῶν) et le *manque absolu de foi* dont il est question dans saint Luc. Enfin dans les passages où l'on croit généralement que Jésus parle de la fin du monde et du jugement dernier, il dit que l'un sera pris et l'autre laissé (Mat. XXIV, 40 ss.) ; les dix vierges, à supposer qu'elles représentent l'Eglise des derniers temps, s'assoupissent toutes, il est vrai ; mais enfin la moitié d'entre elles sont sages, ont de l'huile dans leurs lampes et entrent avec l'Epoux dans la salle des noces. Quant aux cinq folles, elles sont coupables de négligence, non d'incrédulité : elles se hâtent au contraire d'aller chercher de l'huile ; seulement il est trop tard. « Le Fils de l'homme trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

[1] Weiss et M. Godet citent aussi le texte où il est dit qu'il en sera à la fin du monde (?) comme aux jours de Noé, où l'on mangeait, buvait, se mariait, achetait, vendait, etc. (Luc XVII, 26 ss.) Mais ces expressions ne peuvent désigner un état d'incrédulité ou d'immoralité ; elles marquent seulement un état de *sécurité*, où chacun vaque sans crainte à ses affaires.

ne peut donc se rapporter ni à la venue *prochaine* du Fils de l'homme prédite par Jésus-Christ, ni à celle qu'on place arbitrairement *à la fin du monde*. Cette parole se rapporte donc nécessairement à sa *première* venue.

On cite aussi quelquefois Mat. XXIII, 39 (= Luc XIII, 35), où Jésus dit aux Juifs : « Vous ne me verrez plus, dès maintenant, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Mais, comme dit fort bien M. Colani, « il n'y a pas dans ce passage la plus légère allusion à un retour visible de Jésus[1]. » Ce texte se rapporte manifestement à la conversion future des Juifs (cf. Rom. IX-XI; Apoc. XI), qui un jour reconnaîtront en Jésus le Messie, Celui qui devait venir (ὁ ἐρχόμενος Mat. XI, 3), et, au lieu de le maudire, comme leurs ancêtres, le béniront au nom du Seigneur. Jusque-là les Juifs ne reverront plus Jésus ; mais alors ceux d'entre eux qui se convertiront le verront spirituellement (cf. Jean XIV, 18 ss.). Ce texte ne se rapporte donc nullement au retour de Jésus-Christ, mais à la conversion future des Juifs, à une époque indéterminée.

II

Proximité de la venue glorieuse de Jésus-Christ.

Après avoir écarté ces textes, qui n'ont rien de commun avec notre sujet, examinons maintenant ceux dans lesquels Jésus annonce réellement son retour prochain et glorieux.

1. A une époque indéterminée de son ministère, mais antérieure à son dernier voyage à Jérusalem, Jésus déclare à ses disciples que « le Fils de l'homme va venir dans la gloire de son Père avec ses anges et qu'alors il rendra à chacun selon sa conduite. » Et il ajoute que cette « venue du Fils de l'homme dans sa royauté, » dans son pouvoir royal, est prochaine, que quelques-uns de ses auditeurs en seront encore témoins : « Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans sa royauté. » (Mat. XVI, 27 s. et parall[2].)

[1] *Croyances messianiques*, p. 132.

[2] Ces deux versets parlent bien de la même venue. Le premier doit se traduire, avec Keil : « Le Fils de l'homme « *va* venir, » plutôt que « *doit*

2. Dans la parabole des mines (Luc XIX, 11-27), prononcée peu avant l'entrée de Jésus à Jérusalem lors de son dernier voyage, il se représente sous l'image d'un homme de grande naissance qui s'en va « dans un pays éloigné (le ciel) pour recevoir un pouvoir royal et revenir, » évidemment peu après.

Il ordonne en partant à ses serviteurs de faire valoir les mines qu'il leur confie « jusqu'à ce qu'il revienne » (ἕως ἔρχομαι) : son retour est donc prochain. Il revient en effet après avoir reçu la royauté (ἐν τῷ ἐπανελθεῖν αὐτὸν λαβόντα τὴν βασιλείαν), fait rendre compte à ses serviteurs, récompense les uns, punit les autres et fait égorger ses ennemis en sa présence. Jésus annonce donc clairement qu'il reviendra bientôt ; mais il faut auparavant qu'il aille dans un pays lointain (le ciel) pour recevoir la royauté, tandis que les disciples s'imaginaient que le royaume de Dieu allait paraître *tout de suite* (παραχρῆμα, v. 11) et ne prévoyaient pas la mort sanglante de leur Maître.

Remarquons que son retour coïncide avec la récompense des serviteurs fidèles, le châtiment des infidèles *et la ruine de Jérusalem*, que Jésus a si souvent prédite pour une époque prochaine, — « Je vous le dis en vérité, tout cela viendra sur cette génération » (Mat. XXIII, 36), etc., — en parfaite conformité avec l'histoire. Toutes les prédictions de la ruine de Jérusalem confirment donc la proximité de la venue glorieuse du Fils de l'homme.

3. Dans le grand discours prophétique, cette venue glorieuse

venir » (μέλλει), comme on le traduit généralement ; car il motive la promesse du v. 25 : « Celui qui aura perdu sa vie à cause de moi la retrouvera. » Il la retrouvera *bientôt*, car le Fils de l'homme ne tardera pas (μέλλει) à revenir pour rendre à chacun selon sa conduite.

L'interprétation que Rothe donne de ces textes (*Dogm.* III, p. 309) est vraiment incroyable. Il ne s'agirait pas là de la mort du corps, mais de celle de l'âme (!), et Jésus voudrait dire que ses disciples ne mourraient point (spirituellement) jusqu'à l'établissement du règne de mille ans sur la terre ! Et c'est seulement à *quelques-uns* (τινες) de ceux qui l'entendaient que Jésus promettait cela ! Ce n'est pas malheureusement le seul texte des évangiles que ce grand théologien ait violenté pour y faire entrer de force ce règne de mille ans *terrestre*, dont il n'est pas même question dans l'Apocalypse.

sur les nuées du ciel est représentée comme *suivant immédiatement* (εὐθέως) la ruine du judaïsme (Mat. XXIV, 29 ss.), tandis que la parabole des mines, nous venons de le voir, la représente comme *antérieure* à cette ruine. Que faut-il en conclure, si ce n'est qu'elle commencera *avant* et se prolongera *après* la destruction de Jérusalem ?

On a essayé, pour échapper à cette conclusion, de soutenir que la grande affliction décrite par Jésus-Christ (v. 15-28) ne se rapporte pas à la ruine de Jérusalem, mais à un avenir lointain. C'est ce que fait par exemple Kliefoth, qui veut qu'à partir du v. 7 il ne soit plus question de la ruine prochaine de Jérusalem, mais des signes de la parousie future (*Christl. Eschatologie*, p. 131). Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il allègue en faveur de son opinion le γαρ qui relie intimement le v. 7 au précédent[1]. Mais quand on lit ces deux versets l'un à la suite de l'autre : « Vous entendrez parler de guerres ; *car* une nation s'élèvera contre une autre, » etc., qui peut raisonnablement supposer que le premier se rapporte à un avenir prochain et le second à un avenir lointain ? Qui ne voit qu'il s'agit dans l'un et dans l'autre des mêmes événements ? Et d'ailleurs, tout ce qui suit ne fait-il pas manifestement allusion à la ruine de Jérusalem : « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation dont Daniel a parlé établie dans le lieu saint, — alors que ceux qui seront en Judée fuient aux montagnes. Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni un jour de sabbat, » etc. Qui croira que tout cela ne se rapporte pas à la ruine de Jérusalem, mais à la fin du monde ? On oublie enfin, quand on soutient une telle interprétation, que Jésus a partout annoncé son retour comme prochain et qu'un peu plus loin il ajoute : « Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées » (v. 34). Et malgré cette affirmation solennelle, on veut transporter toutes ces choses à la fin du monde ! Que dire d'une telle exégèse ?

4. Enfin, dans la réponse de Jésus au grand-prêtre, nous voyons que cette venue sur les nuées du ciel commencera plus

[1] Kliefoth rattache ce γαρ à la fin du verset précédent ; ce ne sera pas encore la fin, car (peu avant la fin) une nation, etc.

tôt encore, qu'elle commence au moment même où Jésus parle : « Je vous le dis, *dès maintenant* (ἀπ' ἄρτι ou ἀπὸ τοῦ νῦν) vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance (divine) et venant sur les nuées du ciel. » (Mat. XXVI, 64 et parall [1].)

Voilà quatre textes qui se confirment l'un l'autre et dans lesquels Jésus a prédit son retour comme prochain, comme très prochain, tandis qu'il n'y en a aucun où il le représente comme lointain.

On a souvent prétendu que ses paroles ne nous avaient pas été fidèlement rapportées, parce qu'il ne pourrait pas s'être aussi grossièrement trompé ni s'être mis en aussi flagrante contradiction avec lui-même. Nous verrons tout à l'heure qu'il ne s'est ni trompé ni mis en contradiction avec lui-même. Mais il faut d'abord signaler l'arbitraire d'une telle supposition. S'il n'y avait qu'un ou deux textes où cette idée fût exprimée, un pareil procédé, sans être légitime, ne paraîtrait peut-être pas très audacieux ; mais il y en a au moins quatre, confirmés par tous les textes relatifs à la ruine de Jérusalem, et parmi eux la parabole des mines et la réponse au grand-prêtre, dont la critique la plus hardie n'oserait, je m'assure, contester l'authenticité. Il faut donc renoncer à toute certitude historique ou reconnaître que Jésus-Christ a prédit son retour comme prochain. D'autant plus que toute l'Eglise primitive l'a compris ainsi.

III

Impossibilité du sens matériel.

Mais qu'a-t-il entendu par ce retour glorieux sur les nuées du ciel ? Faut-il prendre cette locution à la lettre ? S'agit-il d'un retour visible, personnel, corporel ? On l'a souvent prétendu, et ceux-là même qui ne croient pas que Jésus ait pu se faire une telle illusion pensent, en général, que la plupart des textes que nous venons de citer ne peuvent s'interpréter autrement ; seulement, ils supposent que Jésus ne les a pas pro-

[1] Prétendre, comme Kliefoth et d'autres, que *dès maintenant* se rapporte seulement à la séance à la droite de Dieu et non à la venue glorieuse, est une échappatoire vraiment indigne d'un exégète un peu sérieux.

noncés sous cette forme, ce qui, nous venons de le dire, n'est pas admissible.

1. Montrons d'abord que Jésus ne peut pas avoir fait une telle prédiction, non seulement parce qu'il se serait grossièrement trompé (cet argument ne convaincrait pas tout le monde), mais aussi et surtout parce qu'elle serait en contradiction avec tout le reste de son enseignement.

M. Renan le reconnaît lui-même : « Dans beaucoup de cas, dit-il, Jésus se sert de manières de parler qui ne rentrent pas du tout dans la théorie apocalyptique[1]. »

Mais personne n'a fait ressortir avec plus de force cette impossibilité morale que M. Colani, dont nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici les paroles :

« Cette répugnance, dit-il, — la répugnance à croire que Jésus ait annoncé son retour glorieux et prochain sur les nuées du ciel, — est bien naturelle, indépendamment même de tout respect religieux pour la personne de Jésus et de toute opinion théologique. Au point de vue historique (simplement), cette répugnance paraît très justifiée. La notion si exclusivement spirituelle que Jésus se fait du royaume de Dieu ; sa certitude que ce royaume de Dieu est déjà fondé; l'autorité toute morale qu'il réclame ; la signification purement religieuse des noms qu'il se donne; le soin avec lequel il évite de prendre les titres messianiques de Fils de David et de Fils de Dieu; la transformation complète qu'il opère dans le type du Messie lorsqu'il consent à s'approprier ce type ; tout cela, il faut bien l'avouer, est en contradiction manifeste avec les opinions apocalyptiques qui lui sont attribuées. Si rien n'était plus grand à ses yeux que de servir et de souffrir et de mourir, — et c'est bien là l'une des idées fondamentales de l'Evangile, — n'est-il pas évident que la mort devait être le but suprême de sa mission ? Au Calvaire tout allait être véritablement accompli. Il ne restait plus rien à ajouter à son œuvre ; elle était parfaite. Pourquoi reviendrait-il sur la terre ? Pour triompher, pour vaincre par la force, lui qui veut vaincre par la faiblesse et la résignation ? Quoi ! il se serait considéré comme son propre

[1] Renan, *Vie de Jésus*, p. 283.

précurseur, précurseur humble et doux d'un Messie violent et terrible ! Sa vie aurait été la préface chrétienne d'un poème juif ! Conçoit-on une pareille contradiction dans un cœur humain ? Vous trouvez impossible de vous représenter le Christ de la théologie orthodoxe avec sa nature divine et sa nature humaine. Mais en vérité, le Jésus de la critique moderne n'est guère plus un, ce me semble, ni plus réel. Ses croyances, ses désirs, ses sentiments, tout est double en lui.

« Trouvera-t-on dans l'enseignement religieux de Jésus une seule ligne qui ne contredise pas implicitement ou explicitement un pareil espoir (l'espoir que Dieu exterminerait bientôt les ennemis de Jésus et puis l'établirait roi d'un vaste empire dont Jérusalem serait la capitale) ? Il serait vraiment absurde de le lui prêter. Rien n'a été plus éloigné de sa pensée que la fondation d'une théocratie politique. — A-t-il pu, lui, l'homme de douleur, l'homme de l'Evangile, a-t-il pu désirer revenir du ciel avec les armées du Très-Haut pour exterminer les Romains et fonder un empire hiérosolymite [1] ? »

M. Colani en conclut que le discours eschatologique n'est pas de Jésus-Christ, mais a été composé plus tard par quelque chrétien, vers l'an 70. Cette supposition arbitraire ne suffit pas ; il faut rejeter aussi comme inauthentiques toutes les autres paroles de Jésus où il est question de son prochain retour. Seulement, quand on aura fait cela, comment expliquera-t-on la formation d'une telle croyance au sein de l'Eglise primitive [2] ?

[1] *Croyances messianiques*, p. 99 ss. M. Colani suppose que c'était là l'espoir de l'auteur de l'Apocalypse. Nous croyons que c'est une erreur. Jean attendait, comme son Maître, un retour *spirituel* de Jésus-Christ. Voir notre article sur le Millénium (*Revue théologique* de Montauban, 1884), ou nos *Etudes sur l'Apocalypse*.

[2] La désinvolture avec laquelle bon nombre de critiques allemands, Hilgenfeld, Keim, Weiffenbach, etc., traitent les évangiles et déclarent inauthentiques les paroles attribuées par eux à Jésus-Christ est vraiment effrayante. On s'étonne parfois de la hardiesse des critiques de l'Ancien Testament qui distinguent plusieurs sources différentes dans le Pentateuque ou contestent l'authenticité de tel ou tel discours prophétique : les plus grandes hardiesses relatives à l'Ancien Testament sont des

M. Reuss a bien compris aussi que Celui qui avait prononcé les admirables paraboles du grain de sénevé, du levain, etc. ne pouvait pas avoir prédit la fin du monde pour un avenir si rapproché ; il a senti combien « il serait téméraire de le traiter de visionnaire et d'enthousiaste, alors que tant de paroles incontestablement authentiques constatent son admirable sagacité et sa merveilleuse pénétration à l'égard des destinées réservées à sa cause. » Et il suppose que « nous ne sommes pas bien renseignés sur ce qu'il a dit, » soit que Jésus n'ait « pas du tout prononcé des paroles telles que » celles du discours eschatologique, soit plutôt que « ce qu'il a pu dire ait été imparfaitement compris » de ses auditeurs[1].

Cette dernière supposition est beaucoup plus vraisemblable. Il faudra seulement examiner si, à côté et peut-être à la place des auditeurs de Jésus, il ne serait pas bon de mettre les commentateurs eschatologiques.

On sait que Jésus a plus d'une fois prédit la destruction du judaïsme et la vocation des Gentils : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, disait-il aux Juifs, et il sera donné à une nation qui en portera les fruits[2]. » Eh bien ! « est-il admissible, dit fort bien M. H. Meyer, que Jésus ait cru et annoncé qu'à l'inverse de l'économie judaïque, — de cette économie *préparatoire* qui a duré des siècles, — l'économie *définitive*, l'ère de la nouvelle alliance qui a été scellée du sang du Fils unique du Père, aurait la durée d'une génération humaine, c'est-à-dire quelque chose comme trente ans environ[3] ? »

Mais il y a plus. Il prédit que Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens jusqu'à ce que *les temps* des nations soient accomplis (Luc XXI, 24), par conséquent pendant un temps assez long : remarquez le pluriel !

Ces temps des nations sont évidemment l'époque pendant

jeux d'enfant en comparaison de celles qu'on se permet sur le terrain des évangiles. C'est là surtout que s'exerce à son aise et prend ses coudées franches ce que M. Delitzsch a si bien nommé la critique *vandale*.

[1] *Synopse*, p. 610. Voir aussi p. 401.

[2] Mat. XXI, 43, XXII, 8 ; Marc XII, 9.

[3] *Le Christianisme du Christ*, p. 206.

laquelle le royaume de Dieu, ôté aux Juifs, devait être donné à d'autres peuples (Mat. XXI, 43). Jésus a donc prédit (et qui n'admirerait la profondeur de son regard prophétique?) qu'à la suite de la destruction de la nationalité juive, l'Evangile se répandrait chez tous les peuples du monde. Alors seulement devait venir la fin (Mat. XXIV, 14). Son retour prochain coïncidant avec la ruine du judaïsme ne coïncide donc nullement avec la fin du monde[1].

Comment croire aussi que Jésus ait prédit en même temps qu'il allait s'asseoir à la droite de Dieu *jusqu'à* ce qu'il eût triomphé de *tous* ses ennemis (Mat. XXII, 44, XXVI, 64), et, d'un autre côté, qu'il allait bientôt revenir pour la fin du monde ? Le triomphe sur *tous* ses ennemis, la prédication de l'évangile à *toutes* les nations, les persécutions des chrétiens par toutes les nations (Mat. XXIV, 9, 14), l'apparition d'un grand nombre de faux prophètes (v. 11), le refroidissement de la charité de la plupart des chrétiens eux-mêmes (v. 12), assurément, tout cela exigeait plus que l'intervalle d'une génération.

Si la promesse de la venue du Fils de l'homme dans la gloire avait le sens extérieur et matériel qu'on lui donne si souvent, elle devrait se retrouver dans les dernières paroles de Jésus à ses disciples, après la résurrection. Or, à ce moment suprême, où il les envoie prêcher l'Evangile à toutes les nations, que leur dit-il pour les encourager et leur donner l'assurance du triomphe? Qu'il va revenir bientôt sur les nuées du ciel pour fonder sur la terre (!) le royaume messianique avec les quelques juifs et les quelques païens qu'ils auront pu convertir d'ici là, ou pour introduire dans le ciel (Weiss) ces quelques juifs et ces quelques païens et livrer tout le reste à la destruc-

[1] Weiffenbach (*Der Wiederkunftsgedanke Jesu*, 1873, p. 62 ss.) s'efforce d'affaiblir la portée de cette parole en l'attribuant à l'évangéliste Luc, qui paraît avoir en effet modifié en divers endroits le discours eschatologique. Mais les passages analogues de Matthieu (XXI, 43, XXII, 8, XXIV, 14) et de Marc (XII, 9, XIII, 10) confirment le sens général de la parole conservée par Luc. Jésus ne l'a peut-être pas prononcée dans cette circonstance, mais il avait dit essentiellement la même chose plusieurs fois précédemment.

tion ?... Un rabbin aurait peut-être tenu ce langage. Mais qui ne sent combien il serait étrange dans la bouche de Jésus-Christ, et en contradiction avec tout son enseignement ? Non, Jésus ne leur dit rien de pareil. Voici ce qu'il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant, etc., leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » (Mat., fin.) Et il entre immédiatement en possession de cette toute-puissance, grâce à laquelle les apôtres, ses envoyés, vont convertir le monde. Ces paroles, qui concordent si bien avec l'interprétation figurée de la venue glorieuse du Fils de l'homme sont en contradiction flagrante avec l'interprétation eschatologique. En effet, cette toute-puissance que Jésus possède, il ne dit pas qu'il va la manifester au monde d'une manière matérielle, mais qu'il va la communiquer à ses disciples en étant avec eux constamment, en sorte qu'ils pourront accomplir l'œuvre immense et surhumaine dont il les charge. Sa présence est donc une présence spirituelle.

« On ne trouve point de discordances, de contradictions internes dans l'enseignement de Jésus, dit encore fort bien M. H. Meyer; il y règne une admirable *logique intérieure* et une magnifique *unité*[1]... »

Qui ne sent, au contraire, que, s'il avait prédit son retour prochain dans ce sens matériel, il se serait mis en contradiction avec lui-même, avec sa notion si spiritualiste du royaume de Dieu, avec les paraboles du levain, du grain de sénevé, de la semence qui pousse peu à peu sans qu'on sache comment, de l'ivraie, du filet, avec sa prédiction de la vocation des Gentils succédant à la ruine du judaïsme, avec sa déclaration que la fin du monde ne viendra que lorsque l'Evangile aura été prêché à toutes les nations, enfin avec tout ce qu'il y a de plus certain et de plus beau dans son enseignement ?

2. On l'a contesté parfois, mais pour cela il a fallu tordre les textes les plus clairs afin de les faire cadrer de force avec l'idée d'un retour matériel et prochain ; il a fallu altérer gra-

[1] *Le Christianisme du Christ*, p. 214.

vement la notion si spiritualiste de Jésus sur le royaume de Dieu et l'idée même qu'il se faisait de son œuvre.

Ainsi, l'un des plus récents historiens de la vie de Jésus, M. B. Weiss, assure que « Jésus n'a jamais pensé que son œuvre fût destinée au monde en général, comme nous l'entendons aujourd'hui, parce qu'il ne pouvait la comprendre que sous la forme qui lui était donnée par l'Ancien Testament[1]. » « Si Israël avait réalisé sa vocation, ajoute-t-il, il serait devenu le médiateur, pour tous les peuples, du salut apporté par le Messie ; sinon, ce salut devait passer, sans l'intermédiaire d'Israël, aux peuples qui en rempliraient les conditions. Mais cela ne pouvait pas retarder la réalisation des décrets divins... Dès qu'Israël s'était définitivement décidé contre le vrai Messie et était ainsi devenu mûr pour le jugement, rien ne s'opposait plus à la réalisation du but suprême de la mission de Jésus, à la glorification céleste (de l'humanité), à laquelle le reste d'Israël aurait seul part, avec les disciples gagnés dans l'intervalle dans le monde païen. »

Il résulte de cette page alambiquée que le salut du monde dépendait de la fidélité du peuple d'Israël. S'il avait cru en Jésus-Christ, il aurait lui-même communiqué le salut aux autres peuples ; s'il n'y croyait pas, il devait immédiatement être anéanti et avec lui l'univers entier, les astres aussi bien que les hommes, tout, excepté les quelques élus qui auraient cru en Jésus-Christ dans l'espace d'une génération.

Et c'est là le personnage qu'on nous représente comme le Sauveur du monde !... Voilà les rêves chimériques, insensés, qui, d'après le théologien de Berlin, hantaient le cerveau de celui qu'il adore avec nous comme son Rédempteur ! Et il assure que « ce n'était pas là une erreur insensée (ein blœder Irrthum), que cette combinaison était seule possible pour Jésus, s'il croyait réellement aux promesses des prophètes[2]. »

On demeure stupéfait en face de pareilles affirmations. Quoi ! ce n'était pas là une erreur ! une erreur monstrueuse ! Que faudra-t-il donc appeler de ce nom ? Mais, nous dit M. Weiss,

[1] *Leben Jesu*, II, p. 483.

[2] De même Keim, *Geschichtl. Christus*, p. 46.

cette erreur, si vous voulez absolument lui donner ce nom, était inévitable ; c'était la conséquence nécessaire de la foi de Jésus aux promesses des prophètes. — C'est ce qu'il faudrait démontrer. Les prophètes avaient prédit qu'un jour tous les peuples du monde se convertiraient au culte du vrai Dieu. Jésus croyait évidemment à cette promesse, aussi bien qu'aux autres ; il avait conscience d'être venu pour l'accomplir. Et il se serait imaginé que l'accomplissement de cette promesse dépendait absolument de la fidélité d'Israël, en sorte que si la majorité de ce peuple ne l'acceptait pas à bref délai comme le Messie, il n'y avait plus rien à faire qu'à détruire Israël, le monde et l'univers tout entier ! Et vous appelez cela croire aux promesses des prophètes !... Nous nommons cela, nous, désespérer de leur réalisation ; et c'est au nom même de la foi de Jésus au contenu essentiel de la prophétie que nous repoussons avec indignation, et non sans une certaine impatience, des théories aussi contraires au bon sens que dangereuses pour la foi[1].

« On peut tout au plus s'étonner, ajoute notre auteur, que Jésus, qui prévoyait cependant un passage du royaume de Dieu des Juifs aux Gentils, n'ait pas pensé qu'un délai plus long serait au moins accordé à ceux-ci pour leur conversion et pour la réalisation du salut parmi eux. » Oui, cela nous étonne beaucoup, en effet, surtout quand nous pensons aux paraboles du levain, du grain de sénevé, etc. et en général à tout son enseignement sur la nature du royaume de Dieu. « Mais il ne faut pas oublier, ajoute pour se rassurer notre théologien, que les idées de Jésus et de ses contemporains sur l'étendue du monde étaient tout autres que les nôtres, que Paul, plus de dix ans avant la ruine de Jérusalem, voyait déjà l'Evangile annoncé dans le monde entier[2] (Rom. I, 8 ! ?). Mais on doit surtout réfléchir que, bien que Jésus comptât sur la

[1] Voir aussi Gess (*Christi Person u. Werk*, I, p. 243 ss.,) qui relève la *liberté* de Jésus à l'égard de l'Ancien Testament, et Weiffenbach, *Wiederkunfstgedanke Jesu*, p. 422 ss.

[2] Il s'agit là de la foi des Romains, et c'est une locution populaire, comme quand nous disons : Tout le monde le sait.

conversion de nombreux individus hors de la théocratie israélite (Jean X, 16, XII, 32), cependant les expériences qu'il avait faites dans son peuple, préparé à sa venue depuis des siècles, laissaient peu d'espoir pour les autres peuples en général, qui n'avaient pas eu une telle préparation ; et le triomphe historique du christianisme, comparé aux espérances de Jésus, ne nous autorise pas à l'accuser de pessimisme ; car il a toujours été vrai que s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus (Mat. XXII, 14). »

Voilà donc comment Jésus croyait aux promesses des prophètes ! Les prophètes avaient prédit la conversion de tous les peuples du monde ; mais l'incrédulité d'Israël ne lui permettait guère d'espérer qu'une telle promesse pût se réaliser !... La promesse des prophètes s'est réalisée dans une très grande mesure et tout indique que le christianisme est la religion définitive et universelle de l'humanité ; mais Jésus n'a pas eu tort de désespérer de sa réalisation !... Il a annoncé lui-même que le royaume de Dieu passerait des Juifs aux Gentils ; mais cela voulait dire seulement que quelques individus isolés se convertiraient parmi les païens pendant l'espace d'une génération !... Est-ce assez de contradictions !

M. B. Weiss a le courage ou l'audace d'affirmer aussi qu'aucune parole de Jésus n'est en contradiction avec l'idée de son retour personnel et prochain, et que c'est nous qui « *ex eventu* mettons dans les paraboles du grain de sénevé et du levain l'idée d'un développement de plusieurs siècles[1]. »

Il assure enfin qu'en annonçant son retour prochain Jésus ne s'est pas trompé, parce qu'il a déclaré ailleurs que personne, pas même lui, mais Dieu seul en savait le jour et l'heure (p. 308).

Ainsi donc Jésus aurait solennellement déclaré qu'un événement dont il ne savait ni le jour ni l'heure aurait lieu avant la fin de la génération contemporaine !... Et l'on s'imagine défendre le caractère moral du Seigneur par de tels procédés. Mieux vaudrait mille fois avouer qu'il s'est trompé : une erreur après tout n'a rien de déshonorant quand elle est involontaire.

[1] *Leben Jesu*, II, p. 305.

Tandis qu'affirmer solennellement[1] ce qu'on ne sait pas, c'est tromper sciemment; et affirmer en avouant qu'après tout on n'en sait rien, c'est le comble de la légèreté, pour ne pas dire de l'absurdité.

M. Weiss ne paraît pas s'en apercevoir, car il a l'intention « d'écarter *a priori* tout ce qui mettrait en suspicion le caractère moral de Jésus[2], » et il va jusqu'à dire un peu plus loin à propos d'un discours de Jésus contenu dans l'Evangile de Luc[3] : « Précisément parce que le discours avait débuté par la possibilité du retard de la parousie (Luc XVII, 22), il se termine par la promesse renouvelée de l'exaucement prochain » (des élus, XVIII, 8). Quelle est donc cette nouvelle manière de raisonner ! C'est parce que son retour pourrait être retardé et qu'il le prévoit, c'est *précisément pour cela* que Jésus affirme qu'il aura lieu bientôt ! C'est parce qu'il n'en sait ni le jour ni l'heure qu'il affirme à plusieurs reprises qu'il aura lieu avant la fin de la génération contemporaine ! Cela se lit en toutes lettres dans l'une des plus récentes Vies de Jésus publiées en Allemagne ! Je ne crois pas qu'il fût possible à un Français d'écrire une phrase semblable.

Voilà où l'on aboutit quand on ne veut pas reconnaître le caractère figuré de la venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel. On est obligé de sacrifier au prétendu enseignement eschatologique de Jésus-Christ les principes les plus essentiels de la religion qu'il a fondée (Weiss), ou de nier arbitrairement l'authenticité d'un nombre considérable de ses paroles (Colani, Reuss, etc.), à moins qu'on ne préfère avouer qu'il s'est mis en contradiction avec lui-même.

3. Et c'est, en effet, à quoi se sont résolus deux autres historiens célèbres de la vie de Jésus. M. Renan croit que « Jésus accepta les idées apocalyptiques généralement répandues chez ses contemporains. » (p. 281.) Mais en même temps, il a compris, il a voulu, il a fondé le vrai royaume de Dieu, le royaume de l'esprit,... ce royaume qui, comme le grain de

[1] Αμὴν λέγω ὑμῖν. Mat. XVI, 28 ; XXIV, 34 ; XXVI, 64.
[2] *Leben Jesu*, I, p. 184.
[3] *Ibid.* II, p. 486.

sénevé, est devenu un arbre qui ombrage le monde.... A côté de l'idée fausse, froide, impossible d'un avènement de parade, il a conçu la réelle cité de Dieu, la « palingénésie » véritable, le sermon sur la montagne,.... la réhabilitation de tout ce qui est humble, vrai et naïf. » (p. 282.)

Keim va plus loin encore. A ses yeux, « l'eschatologie de Jésus est un chaos, » et il pense que Jésus, « non seulement n'a pas eu le temps d'élucider cet obscur domaine, mais qu'il ne l'a pas même embrassé du regard et qu'il n'avait aucun goût pour ces questions-là [1]. »

Il avoue aussi qu'on ne comprend pas « comment les anges et les justes de l'Ancien Testament ou le Messie glorifié lui-même pourraient régner sur la terre, envoyer les méchants du peuple d'Israël (!) en enfer ou même habiter avec les hommes pieux non glorifiés. » Mais il se rassure en pensant que « des questions semblables se posent aussi à propos de l'eschatologie de Saint-Paul (?) et de l'Apocalypse. » ? !...

Oui assurément, de telles questions se posent à propos de toute doctrine chiliaste. Et comme elles sont insolubles, elles suffisent à réduire à l'absurde toute opinion de ce genre. Elles devraient donc aussi suffire à prouver que les apôtres ni surtout Jésus-Christ n'ont rien enseigné de pareil. Quoi ! l'on est obligé d'avouer que de telles espérances soulèvent d'insurmontables difficultés, que les conséquences qui en découlent nécessairement sont monstrueuses, inimaginables, fantastiques, qu'elles sont en contradiction avec tout le reste de l'enseignement si hautement spiritualiste de Jésus-Christ (et des apôtres), qu'elles en font un véritable chaos ; et quand on se trouve ainsi acculé au fond d'une impasse sans issue, on n'a pas l'idée de se dire qu'on pourrait bien s'être trompé et avoir attribué à Jésus-Christ (ou aux apôtres) des pensées qu'ils n'ont jamais eues ! On préfère croire que ce sont eux qui se sont trompés, et non seulement qu'ils se sont trompés, ce serait peu de chose ! mais qu'ils se sont mis en contradiction, en contradiction flagrante et grossière avec leurs propres principes !... Tout cela pour la plus grande gloire des rabbins du temps !... pour

[1] *Gesch. Jesu*, II, p. 575.

que Jésus n'ait pas mieux compris qu'eux le langage manifestement poétique et imagé des prophètes ou pour qu'il n'ait pas donné à telle ou telle locution usitée à son époque une signification un peu différente de celle qu'il avait plu à certains rabbins de lui attribuer !...

4. Bien plus, il y a des théologiens qui ne craignent pas de traiter de *rêverie* l'interprétation figurée; ils assurent que « c'est là pratiquer une exégèse absolument fantaisiste, à la fois contraire à la science et au bon sens, » que « c'est se moquer des croyances les plus avérées du temps de Jésus-Christ, et attribuer à Jésus lui-même un symbolisme monstrueux (!) dont on ne peut produire aucun autre exemple, à cette époque, aussi peu que chez les prophètes[1]. » (!...) Nous verrons bientôt ce que valent ces affirmations. L'interprétation figurée est si peu « contraire à la science et au bon sens » que c'est le seul moyen d'accorder le discours eschatologique non seulement avec l'histoire, mais encore avec tout le reste de l'enseignement de Jésus-Christ. Et ces théologiens le reconnaissent eux-mêmes implicitement. Car pour mettre le Sauveur d'accord avec lui-même, ils sont obligés d'admettre « que le grand discours eschatologique, tel qu'il est relaté par les synoptiques, ne reproduit pas l'ordre dans lequel les prédictions de Jésus furent prononcées, » — « que les paroles décisives, attribuées à Jésus, qui, dans ce discours *et ailleurs*, placent la parousie dans la génération même du Christ, n'ont pu être prononcées sous cette forme[2]. »

Or il s'agit de savoir lequel est le plus vraisemblable, le plus conforme « à la science et au bon sens, » de croire que Jésus a employé les images des anciens prophètes à peu près dans le même sens qu'eux, ou qu'il leur a donné un sens grossièrement matérialiste. Poser une telle question, n'est-ce pas la résoudre ?

Il serait cependant permis d'hésiter, si le sens spiritualiste était en contradiction avec le reste de l'enseignement de Jésus et si le sens matérialiste concordait avec cet enseignement.

[1] *Revue théologique*, 1883, p. 539 et 545.

[2] *Ibid*, p. 544 s.

Mais c'est précisément le contraire qui a lieu ; de sorte que pour maintenir cette dernière interprétation, il faut recourir à la supposition gratuite et fort peu vraisemblable que les paroles de Jésus sur ce sujet ne nous ont pas été conservées exactement, que lorsqu'il dit que *toutes ces choses* arriveront avant la fin de la génération contemporaine, *toutes ces choses* ne sont pas celles dont il vient d'être question, mais des événements d'une tout autre nature.

Si encore Jésus ne s'était exprimé ainsi que dans un seul endroit ! Mais c'est en plusieurs circonstances différentes qu'il a prédit la proximité de son avènement ou de sa venue dans la gloire. Et en dépit de ces différents textes, on s'imagine pouvoir renvoyer cette venue glorieuse dans un avenir indéfini, coïncidant avec la fin du monde ! N'est-ce pas cette exégèse-là qui mérite le nom de « fantaisiste ? »

Qu'on y réfléchisse bien, en effet : supposer que les paroles de Jésus nous ont été mal conservées, pour pouvoir maintenir son infaillibilité, c'est s'exposer à être accusé d'arbitraire. Que répondre alors aux critiques qui n'ont pas les mêmes scrupules que nous à croire que Jésus s'est trompé ? Leur dirons-nous qu'il ne peut pas avoir enseigné cela en tel endroit, parce qu'ailleurs il a enseigné le contraire ? Mais Strauss et M. Renan nous répondrons qu'il a pu changer d'opinion ou se mettre en contradiction avec lui-même. On pourrait nous demander aussi de quel droit nous supposons que ce sont ces textes-là plutôt que les autres qui ont été altérés et corrompus au point de dire précisément le contraire de ce que Jésus a dit réellement.

Si vraiment le discours eschatologique *et plusieurs autres textes* parlent d'une *prochaine* fin du monde, d'une *prochaine* parousie dans le sens vulgaire de ce mot, qui nous autorise à sacrifier « l'unique sens que ces paroles comportent » au sens plus ou moins clair de telle ou telle autre parole de Jésus ? Pourquoi pas l'inverse ? Qu'aurions-nous à répondre au critique qui, faisant le même raisonnement, mais en sens contraire, viendrait nous dire : « Puisque Jésus a parlé ainsi plusieurs fois et en particulier à la fin de sa carrière, c'est qu'il n'a pas

prononcé les paraboles du levain et du grain de sénevé, c'est qu'il n'a pas prédit l'extension graduelle de sa doctrine dans le monde entier; ou bien c'est qu'il a changé d'opinion pendant le cours de son ministère; ou bien encore c'est qu'il s'est contredit sans s'en apercevoir » ? La conscience chrétienne proteste énergiquement contre de telles conclusions, et certes elle a mille fois raison ; mais au point de vue scientifique il n'y aurait rien à répondre : un tel procédé ne serait pas plus arbitraire que celui dont nous parlons. A moins que la fin ne justifie les moyens et qu'un procédé blâmable quand il est employé pour rabaisser le caractère du Christ ne paraisse juste et louable s'il a pour but de le relever !

Certes, loin de moi la pensée que toutes les paroles du Sauveur nous soient parvenues sans la moindre altération, sous leur forme originale. Les divergences des évangélistes montrent suffisamment le contraire. Mais entre telle ou telle modification légère et les altérations qu'on se croit obligé d'admettre dans les paroles de Jésus relatives à son retour, il n'y a vraiment aucune analogie.

Mais ce qui met le comble à notre étonnement, c'est que les mêmes critiques qui croient que les évangélistes ont si gravement altéré les paroles de leur Maître, ne veulent pas qu'on dise que quelques-uns des apôtres ne les ont peut-être pas très bien comprises. Il faudrait pourtant être logique. Ou les écrivains du Nouveau Testament ont parfaitement bien compris, *sur tous les points*, l'enseignement de Jésus-Christ; dans ce cas, qu'on cesse de nous parler des nombreuses et graves altérations que les synoptiques ont fait subir à son enseignement eschatologique. Ou, sur certains points, en particulier dans l'eschatologie, ils ne l'ont pas tous très bien compris, et, dans ce cas, je demande s'il est plus déraisonnable d'attribuer cette erreur à saint Paul ou à tel autre apôtre que de l'attribuer à Matthieu ou à Marc. S'il y a quelque différence entre ces deux suppositions, elle est toute à l'avantage de la nôtre : il est évidemment plus facile d'admettre qu'un apôtre, exprimant ses propres pensées ou celles des chrétiens de son temps, se soit écarté en partie de l'enseignement du Maître, qu'il n'avait pas

entendu ou qu'il n'avait pas sous les yeux et qui était conçu en style figuré, que de croire qu'un évangéliste ait, volontairement ou non, altéré les paroles du Sauveur, au point de leur donner un sens tout opposé à celui qu'elles avaient primitivement. Il est très fréquent que les paroles d'un grand homme soient imparfaitement comprises ; il est très rare qu'on lui en attribue de toutes différentes de celles qu'il a réellement prononcées. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas juger de l'enseignement de Jésus-Christ d'après celui de ses disciples, qui pourraient ne l'avoir pas parfaitement saisi, mais d'après les paroles authentiques contenues dans les évangiles. En nous tenant uniquement sur ce terrain, nous croyons que toutes ces paroles sont parfaitement d'accord entre elles, qu'elles annoncent un retour prochain de Jésus-Christ, mais dans un sens spiritualiste et figuré, tel enfin qu'il s'est réalisé dans l'histoire.

M. Weiss reconnaît lui-même que « par l'intermédiaire de la tradition orale il peut arriver que des traits primitivement figurés soient entendus au sens propre [1]. » Pourquoi ne serait-ce pas le cas pour les paroles de Jésus relatives à sa parousie ?

On dit que si Jésus s'était exprimé de la sorte, il se serait exposé lui-même à être mal compris et aurait été cause de l'erreur de ses disciples. Et cependant l'un de ceux qui font cette objection, Weiss, avoue encore, à propos du récit de la tentation, dont il reconnaît le caractère figuré, que « si Jésus n'a pas exposé à ses disciples ces événements intérieurs d'une manière abstraite et didactique, mais sous une forme plastique et figurée, *cela correspond tout à fait à sa manière ordinaire d'enseigner et de parler*, » que « souvent il a parlé d'une venue de Satan, là où il entend une tentation intérieure de l'esprit du mal [2]. » (Luc XXII, 31 ; Jean XIV, 30.) Est-ce donc sa faute s'il a été mal compris et si « le premier évangéliste a entendu ce récit d'une apparition corporelle de Satan et a cru que Jésus avait été transporté magiquement par lui d'un lieu à un autre, » comme le pense le même auteur [3] ? Ou faudra-t-il faire remon-

[1] *Leben Jesu*, I, p. 138.
[2] *Ibid.* p. 329.
[3] *Ibid.* p. 330, note.

ter jusqu'à lui le chiliasme, parce qu'il dit un jour à ses disciples : Vous serez assis sur douze trônes jugeant les douze tribus d'Israël ?

Peut-on nier qu'il ait prononcé un grand nombre de paroles figurées, par exemple : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair » (Luc X, 18) ; — « Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme » (Jean I, 52) ; — « Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'en enfer » (Mat. XI, 23, parall.), etc.

Peut-on nier que les apôtres aient mal compris ou n'aient compris que peu à peu ses enseignements les plus clairs, comme celui de la vocation des gentils (cf. Actes X, etc.)? Qu'on se rappelle dans quel sens fut interprétée par la première génération chrétienne la parole relative à saint Jean : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jean XXI, 23), ou par Jean lui-même cette autre parole : « Abattez ce temple et je le relèverai en trois jours » (Jean II, 21), et celle de Caïphe : « Il nous importe qu'un seul homme meure pour le peuple. » (XI, 49 ss.) Qu'on se rappelle enfin la manière dont l'Ancien Testament était généralement interprété à cette époque, et par les apôtres eux-mêmes. Et l'on ne sera plus tenté de s'étonner que l'enseignement de Jésus sur sa venue glorieuse et sa parousie ait été en partie mal compris de la première génération chrétienne.

Trop longtemps méconnues et comprimées par l'exégèse eschatologique, ces considérations recommencent à faire leur chemin dans les esprits, s'il faut en juger par les lignes suivantes d'un théologien allemand :

« L'eschatologie du Nouveau Testament appelle la critique, parce que le Nouveau Testament ne renferme pas une doctrine *unique* sur ce point, mais une diversité d'idées, d'opinions et de notions eschatologiques, qui ne sont pas toutes au même degré des produits de la foi chrétienne, mais au contraire sont plus ou moins étrangères à l'expérience religieuse. Le même écrivain laisse tomber des opinions antérieures : la doctrine (eschatologique) des épîtres aux Thessaloniciens n'est pas la même

que celle des épîtres aux Corinthiens et aux Philippiens ; l'Apocalypse, — d'après moi, œuvre de l'apôtre Jean aussi bien que la première épître de Jean et le quatrième évangile, — a des idées eschatologiques qui ne se trouvent plus dans la première épître de Jean ni dans le quatrième évangile.

» Quant à la question de la parousie, par exemple, il est hors de doute qu'elle ne peut être résolue par un procédé purement historique, mais qu'elle a besoin, pour sa solution, du secours de la critique. Mais il n'est pas moins indubitable pour moi que *les déclarations relatives à la parousie ne sont que trop souvent, par prévention, interprétées dans un sens beaucoup trop matériel.* Dans l'Apocalypse, par exemple, à laquelle on donne souvent de force, et sans aucun fondement, un caractère judéo-chrétien, la description de la parousie n'est nullement matérielle. Le chapitre XIX célèbre la parousie comme ayant lieu après que Rome a été renversée au chapitre XVIII : elle consiste donc ici évidemment dans la victoire sur l'empire romain hostile à Jésus-Christ. La « venue sur les nuées » (Apoc. I, 7) ne renferme pas une attente matérielle, mais la pensée de la puissance universelle du Messie, par allusion à Dan. VII, 13[1]. »

Ce que M. Lemme dit, et avec raison, de l'Apocalypse, nous l'affirmons aussi des évangiles : Jésus n'a jamais parlé de son retour que dans un sens figuré.

[1] *Theol. Literaturzeitung,* 1883, N° 19, art. de L. Lemme, sur l'ouvrage de Sam. Davidson, *The doctrine of last things.* — Voyez aussi les réflexions de M. de Pressensé sur *la première phase du développement doctrinal de saint Paul* (Revue théologique 1889, p. 42-63).